

Le masculinisme et ses dangers



Le masculinisme n'est plus aujourd'hui un courant marginal réservé à quelques forums obscurs ou à des discours isolés. Il circule désormais de manière fluide dans l'espace numérique, porté par des vidéos courtes, des podcasts, des extraits viraux, des slogans simples et des figures médiatiques capables de parler directement à des millions de jeunes hommes. Sa force ne réside pas seulement dans ses idées, mais dans sa manière de se présenter : il emprunte souvent le langage de la confiance en soi, de la réussite, de la discipline, du dépassement personnel, ce qui le rend d'autant plus difficile à identifier immédiatement comme une idéologie structurée. Beaucoup de jeunes garçons n'ont pas le sentiment d'entrer dans un discours politique ou social ; ils croient d'abord écouter des conseils sur la vie, sur la force, sur la manière de devenir adulte dans un monde qu'ils perçoivent comme instable.

Cette diffusion rencontre un terrain particulièrement sensible. Une partie de la jeunesse masculine traverse aujourd'hui une période de grande incertitude identitaire. Les modèles anciens de virilité ont perdu leur évidence sans qu'un nouveau langage commun se soit réellement imposé. Beaucoup grandissent avec l'impression diffuse qu'on leur demande de se définir autrement, mais sans toujours leur expliquer comment. Dans cet espace de flottement, les influenceurs masculinistes apparaissent souvent comme des figures de clarté. Ils parlent sans nuance, donnent des règles, désignent des coupables, promettent des résultats. Leur discours rassure parce qu'il simplifie.

Le succès de ces contenus tient aussi au fait qu'ils répondent à des inquiétudes très concrètes. Difficultés relationnelles, peur du rejet, sentiment d'échec scolaire ou social, isolement, impression de ne pas trouver sa place : autant de fragilités ordinaires qui peuvent rendre un jeune homme particulièrement réceptif à des messages qui lui disent que son malaise a une cause identifiable. Très souvent, cette cause est formulée

comme une perte de pouvoir, une société devenue hostile aux hommes, une féminisation supposée du monde, ou encore une nécessité de reconquérir une autorité perdue.

Ce qui inquiète, ce n'est pas uniquement l'existence de discours conservateurs sur la masculinité. C'est leur transformation en récits de confrontation permanente. Beaucoup de contenus diffusés aujourd'hui présentent les relations humaines sous forme de rapports de force constants : il faudrait dominer plutôt que dialoguer, ne jamais montrer de fragilité, se méfier des émotions, considérer les relations affectives comme des négociations stratégiques. La vulnérabilité y est souvent décrite comme une faiblesse dangereuse. Le respect devient parfois un mot vidé de son sens, remplacé par l'idée qu'il faudrait imposer sa présence plutôt que la construire.

Pour de nombreux adolescents ou jeunes adultes, ce type de message arrive à un moment où les repères affectifs sont encore en formation. Or ce que ces discours proposent, ce n'est pas seulement une vision des femmes ou des relations, mais une manière entière d'habiter le monde. Être un homme signifierait ne pas douter, ne pas ralentir, ne pas s'interroger trop longtemps. Le contrôle de soi y est valorisé, mais souvent au prix d'un appauvrissement émotionnel. Les émotions complexes, les hésitations, la nuance, l'écoute deviennent suspectes.

L'un des aspects les plus préoccupants tient au fait que ces contenus utilisent souvent des frustrations réelles pour conduire vers des conclusions contestables. Beaucoup de jeunes hommes connaissent effectivement des difficultés : ils peuvent se sentir seuls, peu reconnus, maladroits dans les relations, inquiets pour leur avenir. Mais au lieu de proposer des outils de compréhension ou des formes d'accompagnement, certains influenceurs convertissent ce malaise en ressentiment. Les difficultés individuelles deviennent la preuve qu'un groupe entier serait victime d'une injustice généralisée.

Cette mécanique est puissante parce qu'elle offre un soulagement immédiat : si l'échec ne vient pas de situations complexes mais d'un système hostile, alors la colère paraît légitime. Le problème est que cette colère, une fois installée, tend à organiser durablement la perception du monde. Certaines vidéos ou prises de parole encouragent explicitement la méfiance à l'égard des femmes, la suspicion envers toute parole féminine, ou la conviction que les relations sentimentales seraient fondamentalement manipulatrices.

Dans cet univers, l'idée même de relation équilibrée devient parfois difficile à penser. Beaucoup de jeunes hommes exposés en continu à ces contenus finissent par regarder les échanges affectifs avec une logique défensive permanente. Ils apprennent à surveiller, à calculer, à tester, à éviter ce qu'ils perçoivent comme une perte de contrôle. Le langage de l'authenticité disparaît au profit d'un langage stratégique où chaque interaction devrait être maîtrisée.

Le paradoxe est que ces discours se présentent souvent comme des moyens de renforcer les hommes, alors qu'ils peuvent en réalité les fragiliser davantage. Refuser toute fragilité ne supprime pas l'angoisse ; cela la déplace. Beaucoup de jeunes hommes qui adoptent ces codes se retrouvent à devoir maintenir une image d'eux-mêmes extrêmement exigeante, où l'échec, le doute ou la tristesse deviennent difficiles à admettre. Or la vie réelle ne suit pas toujours les promesses simplifiées des vidéos.

Le rapport au corps joue aussi un rôle central. Nombre d'influenceurs associent la valeur masculine à des signes visibles : musculature, endurance, domination économique, capacité de séduction. Le soin de soi ou la discipline physique ne sont évidemment pas problématiques en soi, mais ils deviennent préoccupants lorsqu'ils servent de preuve unique de légitimité personnelle. Certains jeunes finissent par croire que leur droit à être respectés dépend directement de leur apparence ou de leur capacité à afficher une réussite visible.

Cette logique produit souvent une anxiété silencieuse. Derrière les discours de puissance, beaucoup vivent une comparaison constante, une peur de ne pas être à la hauteur, une fatigue à maintenir une posture de maîtrise. Les réseaux sociaux accentuent ce phénomène en donnant à voir sans cesse des modèles de réussite compressés, simplifiés, souvent irréalistes.

Un autre danger tient à la manière dont certains influenceurs délégitiment les savoirs contradictoires. Ils opposent fréquemment leur expérience supposée directe à tout discours universitaire, psychologique ou sociologique. L'idée se diffuse alors que réfléchir serait une faiblesse, que nuancer reviendrait à perdre du terrain, que seuls compteraient les résultats visibles. Cette défiance envers la complexité favorise une vision brutale des rapports sociaux.

Chez certains jeunes hommes, cela peut conduire à une difficulté croissante à entendre la contradiction. Toute remise en question est perçue comme une attaque. Toute discussion devient un test de pouvoir. Cela se voit parfois dans les relations ordinaires : incapacité à accepter un refus, difficulté à entendre un désaccord sans le vivre comme une humiliation, tendance à interpréter l'autonomie des autres comme une menace.

La question n'est pas de considérer toute réflexion sur la masculinité comme suspecte. Beaucoup de jeunes hommes cherchent légitimement à comprendre leur place dans un monde en mutation. Ils ont besoin de paroles solides, de modèles cohérents, de récits qui ne les réduisent ni à des coupables ni à des victimes. Le problème apparaît lorsque cette recherche est captée par des discours qui transforment l'inquiétude en hostilité.

Ce qui manque souvent, c'est un langage alternatif capable de parler aux jeunes hommes sans les flatter artificiellement ni les condamner. Il faudrait pouvoir dire qu'être un homme aujourd'hui ne signifie pas choisir entre dureté et effacement. Que

la force peut inclure la capacité à douter, à écouter, à se corriger. Que la maturité ne consiste pas à dominer mais à supporter la complexité des relations humaines.

Dans beaucoup de cas, les jeunes attirés par ces discours ne cherchent pas d'abord la confrontation ; ils cherchent un cadre. Ils veulent comprendre comment vivre, comment aimer, comment se tenir face aux autres. Si les seules voix audibles sont celles qui parlent fort, simplifient tout et promettent des certitudes immédiates, il n'est pas surprenant qu'elles séduisent.

Mais la réalité finit souvent par résister aux slogans. Les relations humaines ne se stabilisent pas durablement sur la méfiance, ni sur la performance permanente. Beaucoup découvrent avec le temps que la rigidité promise comme protection devient elle-même une prison. Ceux qui ont appris à ne jamais montrer leurs fragilités peinent ensuite à construire des liens profonds. Ceux qui ont été encouragés à voir les autres comme des adversaires rencontrent souvent des difficultés à faire confiance.

L'enjeu n'est donc pas seulement idéologique ; il est profondément humain. Derrière le masculinisme contemporain se joue une question essentielle : quel type de rapport à soi transmet-on à des jeunes hommes encore en train de se construire ? S'ils apprennent que toute faiblesse doit être masquée, que toute relation doit être contrôlée, que toute émotion risque de les diminuer, alors ils risquent d'entrer dans l'âge adulte avec des outils très pauvres pour affronter ce que toute existence comporte inévitablement : le doute, l'attachement, la frustration, la perte, la nécessité de négocier avec autrui.

Une société qui ne propose aux jeunes hommes que des caricatures de puissance prend le risque de produire des adultes moins libres qu'ils ne l'imaginent, parce qu'ils auront appris à confondre solidité et fermeture. Or il existe une autre forme de force, moins spectaculaire mais plus durable : celle qui accepte la complexité, renonce à la domination comme horizon et comprend que grandir ne consiste pas à devenir invulnérable, mais à savoir vivre sans transformer ses fragilités en armes contre les autres.

Il faut enfin nommer un point essentiel, trop souvent minimisé lorsque l'on parle du masculinisme contemporain : la place qu'y occupent, de façon plus ou moins explicite selon les figures et les plateformes, des discours homophobes qui ne relèvent pas d'une simple "opinion", mais d'une véritable entreprise de dégradation symbolique. Car il ne s'agit pas seulement de moqueries, de sous-entendus ou de provocations destinées à faire rire un public déjà acquis. Il s'agit d'un travail idéologique beaucoup plus grave, qui consiste à redéfinir l'homme en excluant, humiliant ou déshumanisant tout ce qui ne correspond pas à une version étroite, agressive et pauvre de la masculinité.

Dans ces discours, être un homme ne signifie plus habiter librement sa personnalité, son corps, sa sensibilité, son désir, son histoire. Être un homme devient

l'obligation de se conformer à un modèle unique : dur, dominateur, sexuellement hétérosexuel, méfiant envers toute vulnérabilité, obsédé par la hiérarchie, incapable d'accueillir la nuance sans la prendre pour une menace. Tout ce qui s'écarte de cette caricature est alors soupçonné de faiblesse, de décadence ou de trahison. L'homosexualité masculine y est particulièrement visée, non parce qu'elle dérangerait objectivement l'ordre social, mais parce qu'elle révèle, par sa simple existence, que la masculinité n'a jamais été une essence unique. Elle montre qu'un homme peut désirer autrement, vivre autrement, parler autrement, aimer autrement, sans cesser d'être un homme. Et c'est précisément cela que les idéologues homophobes ne supportent pas.

Leur violence repose sur une peur profondément réactionnaire : si l'on admet qu'il existe plusieurs manières d'être un homme, alors tout leur édifice s'effondre. Alors la virilité n'est plus un monopole. Alors l'autorité masculine n'est plus naturelle. Alors la domination n'est plus un destin. Alors la brutalité, le mépris, la fermeture émotionnelle n'apparaissent plus comme des preuves de force, mais comme ce qu'ils sont souvent en réalité : des défenses fragiles, des postures apprises, des rigidités élevées au rang de vertu parce qu'elles évitent à certains de penser.

C'est pourquoi l'homophobie masculiniste n'est jamais anodine. Elle ne dit pas seulement : "je n'aime pas cela". Elle dit : "cela ne doit pas exister comme forme légitime de la masculinité". Elle vise à expulser certaines vies du champ du respectable. Elle cherche à faire honte, à rabaisser, à ridiculiser, à associer l'homme homosexuel à l'insuffisance, à la faiblesse, au ridicule ou à la corruption morale. Elle répète à longueur de contenus que le "vrai homme" serait ailleurs, et que tout le reste relèverait d'une déviation. Ce mécanisme est extrêmement dangereux, parce qu'il transforme une différence humaine en cible symbolique permanente.

Il faut être très clair : quand des influenceurs, des commentateurs ou des figures pseudo-viriles passent leur temps à suggérer qu'être gay serait incompatible avec la dignité masculine, ils ne participent pas à un débat d'idées. Ils fabriquent un climat. Ils légitiment une ambiance de mépris. Ils autorisent des adolescents à penser que l'insulte homophobe est une manière normale de défendre leur identité. Ils apprennent à des jeunes hommes en construction que la meilleure façon de prouver leur virilité consiste à désigner d'autres hommes comme inférieurs. Ils installent dans les esprits une logique de purification du masculin, où l'on doit sans cesse montrer ce qu'on n'est pas, en rejetant plus bas que soi une figure honnie.

Or cette logique a des effets concrets. Elle alimente le harcèlement scolaire. Elle nourrit les humiliations quotidiennes. Elle renforce l'autocensure de jeunes garçons qui sentent très tôt qu'ils seront en danger s'ils laissent paraître certains gestes, certaines voix, certaines émotions. Elle produit des années de peur, de silence, de surveillance de soi. Elle pousse certains à se haïr avant même d'avoir compris qui ils sont. Elle fabrique du mal-être, de la honte, de l'isolement, et parfois des drames plus graves encore. On ne peut pas, d'un côté, banaliser des discours qui traitent

certains hommes comme des sous-hommes, et, de l'autre, feindre de s'étonner des conséquences psychiques et sociales que cela entraîne.

Plus grave encore, ces discours servent souvent de sas vers des formes plus dures de radicalisation. On commence par des “blagues”. Puis viennent les catégories humiliantes. Puis l'idée que certains hommes détruiraient l'ordre social. Puis l'idée qu'ils corrompraient la jeunesse. Puis l'appel à les faire taire, à les invisibiliser, à les exclure de l'espace public. C'est toujours le même mécanisme : déshumaniser d'abord, légitimer ensuite. L'appel à la haine ne surgit pas d'un seul coup ; il se prépare par une longue érosion du respect élémentaire. Quand on répète assez longtemps qu'un groupe menace la société, qu'il incarne la décadence, qu'il affaiblit les hommes, on rend pensables des formes de violence que l'on prétendra ensuite ne pas avoir voulues.

Il faut aussi dénoncer l'immense imposture intellectuelle de ces prêcheurs de virilité qui réduisent l'homme à une mécanique simpliste. Ils parlent de force, mais ne supportent pas la liberté des autres. Ils parlent de courage, mais ont besoin de s'acharner sur des minorités pour se sentir exister. Ils parlent de nature, mais ne proposent qu'une idéologie obsessionnelle, artificielle, répétée comme un catéchisme de ressentiment. Ils prétendent défendre les hommes, alors qu'ils enferment les jeunes garçons dans une prison mentale où il faudrait sans cesse prouver sa conformité, cacher ses failles, rejeter toute complexité, mépriser ce qui n'entre pas dans le moule.

Cette vision est non seulement violente ; elle est misérable. Elle appauvrit tout. Elle appauvrit l'idée même d'être un homme. Elle appauvrit les relations entre hommes. Elle appauvrit l'intelligence affective. Elle appauvrit le langage. Elle transforme l'identité masculine en exercice de contrôle permanent, en théâtre de la domination, en police du geste, de la voix, du désir. Elle ne produit pas des hommes plus solides, mais des individus plus fermés, plus méfiants, plus dépendants du regard des autres pour vérifier en permanence qu'ils sont bien du “bon côté” de la frontière.

C'est pour cela qu'il faut combattre ces discours sans faiblesse. Non par censure morale abstraite, mais parce qu'ils font réellement du mal. Parce qu'ils inculquent à des jeunes hommes une définition mutilée d'eux-mêmes. Parce qu'ils désignent des cibles. Parce qu'ils réhabilitent la honte comme outil d'ordre social. Parce qu'ils réinstallent l'insulte comme pédagogie virile. Parce qu'ils rendent la haine pensable sous couvert de lucidité, de franchise ou de bon sens.

La réponse à leur opposer doit être nette : aucun homme n'a besoin d'écraser un autre homme pour exister. Aucune masculinité digne de ce nom ne se construit sur la persécution, le mépris ou l'exclusion. Être un homme ne se mesure ni à l'agressivité, ni à l'hétérosexualité obligatoire, ni à la capacité de singer des postures de domination. Être un homme devrait pouvoir signifier une chose beaucoup plus simple et beaucoup plus exigeante : habiter sa vie sans faire de la haine des autres le prix de sa propre identité.

Neil Wood



Neil Wood est un auteur qui pourrait s'apparenter à un électron libre. Il n'aime guère être mis en avant et peine à admettre qu'il écrit depuis ses vingt ans. Il aime s'essayer à toutes sortes de genres de littérature, aime les sujets forts et profonds. Il dépeint la vie des autres avec une précision d'orfèvre sans oublier l'alchimie des mots.

Ayant une grande expérience de l'être humain par ses différentes formations et son expérience dans le social, il arrive à peindre les âmes avec une certaine poésie, sans tomber dans le pathos et en y insufflant même, de la poésie.

Il écrit des nouvelles, des romans et aime bien s'adonner à quelques chroniques. Il écrit ici sous un nom de plume, mais a publié dans diverses maisons d'édition d'autres ouvrages que ce soit sous son vrai nom ou un autre nom de plume.